

Perdons-nous dans les bois...

FESTIVAL De nuit, au cœur de la Gantenbeinsmillen, d'étranges silhouettes masquées se meuvent, entre lumières et sonorités abstraites. Balade chimérique autour du projet d'Alexander Schubert, avec l'ensemble Lucilin.

Black Mirror est une nouvelle preuve de l'audace du festival Rainy Days, porté par la Philharmonie et qui, chaque année, fait preuve d'une folle inventivité. Cette création du compositeur allemand, à laquelle est associé l'United Instruments of Lucilin, ne déroge pas à la règle. Reportage «en conditions extrêmes».

De notre journaliste
Grégory Cimatti

Avec *Black Mirror*, il faut savoir se perdre. Oublier ses habitudes, même quand elles s'accommodent de la musique contemporaine, pourtant loin d'être pénétrable. Délaisser son confort pour s'immerger pleinement dans la tête d'un créateur intrépide, Alexander Schubert, compositeur de 37 ans, l'un des plus en vue du moment – des programmeurs de toute l'Europe se déplacent d'ailleurs pour l'occasion. Abandonner, enfin, les lumières réconfortantes de la ville pour découvrir celles, hostiles, installées à proximité des bois et d'un hôtel à l'abandon, à la Gantenbeinsmillen, dans les profondeurs ténébreuses de Bonnevoie.

«Déconseillé aux âmes sensibles», avertit le site du festival Rainy Days. De quoi rester sur ses gardes quand, de nuit, on pénètre sur le site. Au loin, une note, répétée au besoin par un pianiste dont seule la silhouette résiste à un épais nuage de fumée. Ici et là, encore, d'étranges formes drapées d'une cape se meuvent lentement dans l'obscurité, mi-hommes mi-animaux. Seul le rythme des avions, dans un ciel sans nuages, rappelle que la civilisation n'est pas loin. Et même à l'abri, l'assurance reste incertaine, chaque pas dans la bâtisse délabrée, au plancher pourri, semblant périlleux.

Transperçant l'étrange atmosphère très «kubrickienne» – entre *Eyes Wide Shut* (pour les masques) et *Shining* (pour l'hôtel) –, un cri sec retentit soudain : «Attention de ne pas tomber!» C'est celui de Sophie Deshayes, de l'ensemble Lucilin, alors en pleine répétition du projet qui sera dévoilé aujourd'hui, prévenant le radeur curieux qu'il faut marcher sur des œufs dans un jardin de tous les pièges, avec ses piscines défraîchies taguées, ses herbes hautes, ses pistes hasardeuses délimitées par des carcasses rouillées de machines à laver et des vélos d'un autre temps.

«On a sorti les combinaisons de ski!»

Depuis quelques jours sur le terrain, la vaillante formation, guidée au micro par la voix mécanique et sûre d'Alexander Schubert, découvre, pas à pas, et avec «enthousiasme», ce projet complètement fou, mariant déguisement, son, lumière, projection, mise en scène. «C'est un décloisonnement total», balance le pianiste, Pascal Meyer, qui a retrouvé son apparence une fois le brouillard dissipé. Il pose alors le marteau avec lequel il martyrisait son instrument,

pour mieux se frotter les mains, et tout le corps tant qu'on y est. Il faut dire qu'il fait -3 °C et que l'ensemble n'est pas habitué à ces «conditions extrêmes». «Je suis passé au magasin acheter des chaufferettes pour les pieds pour tout le monde! Un de nos collègues y est déjà allé cet après-midi. Et cette ronde dure depuis quelques jours. Le commerçant doit se dire : "Mais qui sont ces gens qui luttent contre le froid?"», lâche-t-il dans un rire.

Raphaël Vanoli, à la guitare électrique, qui joue là avec Lucilin pour la première fois, abonde, alors qu'il s'installe avec peine dans une des chambres chaotiques de l'hôtel, se réchauffant comme il peut. «J'ai déjà participé à quelques projets assez fous, mais pas au mois de décembre, et pas dans un endroit comme celui-ci», explique-t-il. C'est alors qu'arrive Guy Frisch, percussionniste et chef de la meute, deux fois plus épais que d'habitude en raison des couches de vêtements dans lesquelles il s'est enveloppé : «On a carrément sorti les combinaisons de ski!»

Rapidement, tout de même, l'excitation prend le dessus sur les morsures du froid. Parmi les plus emballés, Sophie Deshayes, la flûtiste : «J'ai entendu un concert d'une œuvre d'Alexander dans une salle à Paris, avec le public d'un côté et les musiciens de l'autre. Et même dans cette situation frontale classique, c'était un choc! Ça ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà fait. Pourtant, en tant que professionnels, on connaît le travail en amont, les bidouilles de l'intérieur... Mais là, je me suis dit : "Mais comment fait-il, comment ça marche?"»

«Si j'avais su, j'aurais étudié l'économie»

Il faut dire que ce compositeur allemand n'a pas son pareil pour brouiller les pistes, et laisser, dans ses œuvres, une place importante à l'interprétation, la performance, le geste et, plus globalement, l'utilisation du corps. Le tout dans de savants jeux de lumière. Ce sera le cas avec *Black Mirror* qui va mélanger les disciplines, les humeurs et les participants (public, musiciens, acteurs...), les plaçant dans un univers «cinématographique» certes assez «sombre», mais aux inspirations plus légères – les rêves, l'enfance...

Pascal Meyer intervient avec à-propos : «Je suis ravi, car quand j'étais gosse, habitant Itzig, je descendais là avec mes potes et on se jetait à l'eau. Me retrouver là, trente ans plus tard, dans la même piscine avec un piano désaccordé, c'est incroyable! Si j'avais su, franchement, j'aurais étudié l'économie. Faut pas déconner, quand même.»

«Black Mirror»
Gantenbeinsmillen - Luxembourg (Bonnevoie). Départ de la Philharmonie. Ce soir à 17 h 30, 20 h et 22 h 30. Samedi à 18 h, 20 h et 22 h 30. COMPLET.



«Je ne veux choquer personne!»

L'inclassable compositeur Alexander Schubert – l'un des plus en vue du moment –, né en 1979 à Brême, a pris la thématique «Into the wild» au pied de la lettre, à travers cette aventure nocturne par sa tâche depuis des semaines, en compagnie de son bras droit, Daniel Dominguez, il s'est seulement arrêté cinq petites minutes pour parler au *Quotidien*, à sa façon. Dans une pièce plongée dans l'obscurité, seulement éclairée par de rares explosions lumineuses. Ambiance.

D'où vous est venue l'idée de ce *Black Mirror*?

Alexander Schubert : L'idée est venue petit à petit, à la suite de la demande de Lucilin de leur écrire une pièce. J'avais déjà en tête cette vision d'une maison vide, perdue à l'entrée d'un bois, à laquelle on accéderait uniquement par un chemin. Après avoir visité différents endroits, celui-ci s'est imposé comme une évidence... (*Un puissant flash coupe la discussion*). Et bam! Ça surprend, non?

En effet! Pourquoi, alors, cet endroit?

Je l'ai vu comme le symbole de ce travail, articulé autour de la notion de rêves brisés, d'heureux souvenirs malmenés par le temps, mais qui ne disparaissent jamais. C'est sûr, il a fallu arranger l'espace pour en faire quelque chose d'utopique, une sorte de mirage. Mais dès le départ, cet endroit avait tout pour me plaire!

Pouvez-vous définir ce projet? On est un peu à la croisée du concert, de la performance, de l'installation théâtrale, voire du domaine de l'expédition, pour le public...

(*Il rit*) Oui, c'est un peu tout ça à la fois. Pour être honnête, je n'ai pas réfléchi, et ne le fais jamais, à comment un projet

doit se présenter. C'est un tout, il ne se catégorise pas! Il y aura donc de la musique, de la mise en scène, du jeu et, c'est vrai, une forme d'expédition au cœur d'un lieu singulier. Si tout se passe bien, mon envie est que le public connaisse une expérience personnelle, que ces éléments déclenchent chez lui quelque chose de fort, et d'intime.

La nature sauvage, les maisons abandonnées... Ce sont des sources d'inspiration pour vous?

J'ai, en effet, l'habitude de passer du temps dans des endroits similaires (*rire*), mais cette création combine surtout, sans l'avoir forcément calculé, de nombreuses choses que j'ai déjà utilisées dans de précédentes et anciennes pièces : l'utilisation des masques, des lumières, de la fumée... sans oublier cette envie de jouer avec les corps, la gestuelle. Tout est réuni dans cet étonnant lieu, hors du monde.

Ne craignez-vous pas d'en terroriser certains?

Non, en tout cas, mon but n'est pas d'effrayer qui que ce soit! Comme je l'ai dit, mon objectif est de créer, pour le public, une expérience forte, puissante. Étrange, mais pas horrible! Sensuelle aussi. Il y aura des moments sombres, pas dans le but de choquer, mais pour provoquer quelque chose chez le spectateur.

Connaissez-vous déjà Lucilin?

Oui... en fait non! C'est la première pièce que j'écris pour eux, mais cet ensemble a déjà joué une de mes compositions. Je suis d'ailleurs allé à un de ses concerts, et j'ai même participé à un atelier. Il est brillant et, malgré l'énergie et les efforts que ce genre de projet singulier implique, je lui en suis très reconnaissant. Idem pour le festival qui permet cela.

Recueilli par G. C.

Michel Polnareff donne de ses nouvelles avec une décalée «Histoire de Q»

MUSIQUE Après avoir montré ses fesses en 1972, Michel Polnareff a donné de ses nouvelles, hier, en faisant allusion à cette partie de son anatomie, alors qu'il est hospitalisé depuis cinq jours pour une embolie pulmonaire qui aurait pu lui être fatale. Le chanteur de 72 ans «est en bonne voie de guérison, les médecins restent optimistes, mais prudents», a toutefois indiqué son attaché de presse, Fabien Lecoeuvre. Michel Polnareff est sorti de son silence et a donné de ses nouvelles sur les réseaux sociaux via un court texte en forme de clin d'œil intitulé «Histoire de Q»...

«Hier j'ai montré mon Q/ Aujourd'hui je dois sauver mon Q/ Afin que demain, je ne l'aie pas dans le Q/ Ain Q soit-il», écrit-il. Ce quatrain autour de la lettre Q a été mis en ligne sur Twitter par le chanteur, qui avait déjà mis en évidence

son goût pour les jeux de mots et de lettres avec sa chanson *LNA HO* (NDLR : Helena a chaud), aux débuts des années 1990.

Michel Polnareff avait dû annuler in extremis, la semaine dernière, les deux derniers concerts de sa tournée entamée au printemps, pour laquelle il a enchaîné près de 70 concerts. Il a été victime en début de semaine dernière d'une sinusite qui s'est transformée en bronchite, selon son attaché de presse. L'interprète de *Goodbye Marylou* avait fait scandale en 1972 avec une affiche sur laquelle il portait une longue chemise blanche et montrait ses fesses. Poursuivi pour «attentat à la pudeur» et pour «pornographie», il avait écopé d'une amende de quelque 60 000 francs (soit près de 9 000 euros).

Décès de Greg Lake, chanteur de King Crimson

MUSIQUE Greg Lake, le chanteur britannique des groupes mythiques de rock progressif des années 70 King Crimson et Emerson, Lake and Palmer, est mort mercredi des suites d'un cancer à 69 ans. Son décès intervient neuf mois après celui de son collègue Keith Emerson qui a mis fin à ses jours, en mars à Los Angeles. Le chanteur a été l'un des membres fondateurs et la figure de proue du groupe de rock progressif King Crimson, qui a connu un succès mondial en 1969 avec l'album *In the Court of the Crimson King*. Cet album est considéré comme l'acte fondateur du rock progressif qui se caractérise par un mélange de rock teinté de musique classique ou de jazz. Après deux albums avec King Crimson, le chanteur, bassiste et guitariste s'est associé avec Keith Emerson et Carl Palmer pour former le trio Emerson, Lake and Palmer en 1970. Le trio a été cité comme une source d'inspiration par des groupes de heavy metal parmi lesquels Iron Maiden. Greg Lake a également eu quelques succès en solo notamment avec ce tube de Noël, *I Believe in Father Christmas*, en 1975.